

yeux bleus, ils ont d'ailleurs toujours existé. Mais certains de ces gens dont les cheveux sont raides et les yeux bleus ont parfois été considérés comme « noirs », et c'est précisément la grande différence entre leur monde et le nôtre. Nous n'avons pas choisi nos barrières. Elles nous ont été imposées par des planteurs de Virginie obsédés par l'idée de transformer autant d'Américains que possible en esclaves. Ce sont ces planteurs qui ont imaginé la règle du *one-drop*⁴⁴, cette goutte de sang noir qui séparait le « Blanc » du « Noir », même si ça devait signifier que certains de leurs propres enfants aux yeux bleus pouvaient parfois, eux aussi, vivre sous la menace du fouet. Le résultat de tout ça, c'est un peuple, le peuple noir, qui englobe toutes les variétés physiques et dont les histoires différentes reflètent cette diversité physique. C'est grâce à La Mecque que j'ai compris que nous étions, dans notre corps politique discriminé, des cosmopolites. La diaspora noire n'était pas simplement notre monde mais, de bien des manières, elle était le monde occidental lui-même.

Évidemment, les héritiers de ces planteurs de Virginie n'auraient jamais pu admettre directement cet héritage, ni reconnaître son influence. Quant à cette beauté que Malcolm nous implorait de protéger, la beauté noire, elle n'était jamais célébrée au cinéma, à la télévision ou dans les manuels scolaires de mon enfance. Dans ces manuels, n'importe qui, venu de n'importe quelle partie du monde, de Jésus

à George Washington, était blanc. C'est pour ça que tes grands-parents avaient interdit de séjour Tarzan, le Lone Ranger⁴⁵ et toutes les figurines dont les visages étaient blancs. Ils se révoltaient également contre les livres d'histoire qui ne parlaient des Noirs que de manière sentimentale, en tant que « premiers » – le premier général cinq étoiles noir, le premier membre du congrès noir, le premier maire noir – toujours présentés comme une catégorie incongrue dans une partie de *Trivial Pursuit*. L'histoire sérieuse était celle de l'Ouest, et l'Ouest était blanc. Cette idée m'est apparue grâce à une phrase du romancier Saul Bellow. Je ne me souviens plus où je l'ai lue, ni quand – je me souviens seulement que j'étais déjà à Howard. « Qui est le Tolstoï des Zoulous ? » écrivait-il malicieusement. Tolstoï était « blanc », donc Tolstoï était « important », car tout ce qui était blanc était « important ». Cette vision des choses était liée à la peur qui traversait les générations, au sentiment de dépossession. Nous étions noirs, au-delà du spectre visible, au-delà de la civilisation. Notre histoire était inférieure car nous étions inférieurs, ce qui veut dire que nos corps étaient inférieurs. À nos corps inférieurs, il était impensable d'accorder le même respect qu'à ceux qui avaient bâti l'Ouest. Ne valait-il pas mieux, dès lors, que nos corps soient civilisés, améliorés, et utilisés dans un but légitime et chrétien ?

Pour contrer cette théorie, je pouvais compter sur Malcolm. Sur ma mère et mon père. Je pouvais aussi

m'appuyer sur la lecture de chaque numéro de *The Source* et de *Vibe*. Je lisais ces magazines non seulement parce que j'aimais la musique noire mais aussi pour le style des auteurs qui y écrivaient. Greg Tate, Chairman Mao et dream hampton – à peine plus âgés que moi – étaient en train de créer un langage nouveau, un langage que je comprenais intuitivement et qui était voué à l'analyse de notre art, de notre monde. Ce langage était, en soi, un argument en faveur de notre culture, de son importance, de sa beauté et donc de nos corps. Et désormais, chaque jour, sur le Yard, je faisais l'expérience de cette importance et je percevais cette beauté, non seulement théorique mais aussi factuelle. Je souhaitais désespérément transmettre cette preuve au monde extérieur, parce que je savais, à défaut de le comprendre entièrement, que l'effacement de la beauté noire dans la culture au sens large était intimement lié à la destruction des corps noirs.

Ce qu'il fallait faire, c'était un nouveau récit, une histoire nouvelle racontée à travers le prisme de notre lutte. J'avais toujours été conscient de ça, j'avais bien perçu la nécessité d'une histoire nouvelle dans ce que disait Malcolm, j'avais compris que les livres de mon père parlaient eux aussi de cette nécessité. Elle était tapie comme une promesse derrière leurs superbes titres – *Les Enfants du soleil*, *Les Merveilleux Éthiopiens de l'Antique Empire de Koush*, *Les Origines africaines de la civilisation*. Ce n'était pas seulement notre histoire mais l'histoire

du monde, transformée en arme pour servir nos nobles desseins. C'était l'élément primordial de notre propre Rêve, le Rêve d'une « race noire », de nos propres Tolstoï, qui avaient vécu dans le lointain passé de l'Afrique, ce passé qui nous avait vus composer des opéras, découvrir une algèbre secrète, dresser des murs ornementés, des pyramides, des colosses, des ponts, des routes et toutes les inventions que je jugeais alors indispensables pour faire accéder une simple lignée au rang de civilisation. S'ils avaient leurs champions, nous devions avoir les nôtres cachés quelque part. J'avais lu Chancellor Williams, J. A. Rogers et John Jackson – ces écrivains étaient les piliers du canon de notre nouvelle et noble histoire. Ces lectures m'avaient appris que Mansa Moussa, le Malien, était noir ; que Chabaka, l'Égyptien, était noir ; et que Yaa Asantewaa, d'Ashanti, était noire. La « race noire » était une chose dont je supposais l'existence depuis des temps immémoriaux, une chose réelle et importante.

X Quand je suis arrivé à Howard, le livre de Chancellor Williams, *The Destruction of Black Civilization*⁴⁶, était ma Bible. Williams avait lui-même enseigné à Howard. Son ouvrage, que j'ai lu à seize ans, proposait une splendide théorie du pillage multimillénaire européen. Cette théorie m'a soulagé du poids de certaines questions troublantes – c'est le propre de toute forme de nationalisme – et elle m'avait donné mon Tolstoï : la reine Nzinga, qui régnait en Afrique centrale au XVI^e siècle, et qui résistait contre les